

tout, qu'on pourroit non seulement lire en public, mais imprimer vos lettres sans vous compromettre. Mais je vous prie de croire que je n'en ai jamais lu que des fragments, et sur des matières politiques, littéraires, morales ou dramatiques. Ces fragments, lus à M^{me} de Beausset seulement, ont suffi pour lui donner pour vous la plus parfaite estime et un très-vif désir de vous connoître ; et il est sûr que, si la crainte des Espagnols la force à quitter le pays, vous aurez une très-grande part dans le choix qu'elle fera pour sa retraite de la ville de Lyon. Ne me blâmez donc pas de vous avoir acquis ainsi, par vos propres écrits, l'estime d'une personne qui ne prodigue pas ses suffrages, et qui, dans le choix de ses affections, est bien plus connue par sa sévérité que par son indulgence. Si vous la connoissiez, vous verriez que c'est à vous seul, et non à moi, comme vous semblez le croire, que vous devez tous les sentiments qu'elle a pour vous, et qui, certes, sont très-distingués. Ayez donc un peu plus de confiance en vous-même, et croyez qu'il suffit à une femme d'esprit de quelques passages des lettres d'un homme, pour savoir s'il sera bien ou mal placé dans son estime. Je n'ai jamais exagéré en vous parlant de celle que ma tante a conçue pour vous. Je n'ai fait le plus souvent que rendre ses propres expressions, et elle n'est assurément ni prude ni dédaigneuse. Elle ne dit peut-être pas tout ce qu'elle pense, mais on peut être sûr du moins qu'elle pense tout ce qu'elle dit, et, quand elle fait tant que de louer, ce qui lui arrive très-rarement, elle est certainement sincère. J'espère donc que vous ne refuserez plus d'ajouter foi à tout ce que je vous mande de sa part. Je suis sûr que vous êtes l'un des hommes qu'elle désire le plus de connoître, et votre enthousiasme pour la dame Screutzer, a achevé de vous gagner son estime, en lui persuadant que vous êtes moins insensible qu'elle ne se l'étoit figuré. Je vous remercie de sa part et de la mienne des nou-